La Cathédrale de Reims

Hier — Aujourd'hui — Demain

CONFÉRENCE FAITE PENDANT L'HIVER
1917–1918 ET PUBLIÉE PAR "THE
YALE REVIEW" EN OCTOBRE 1918

PAR
RALPH ADAMS CRAM, LITT. D., LL. D.
F. A. I. A. A. N. A. F. R. G. S.

TRADUITE PAR
MADELEINE FABIN
CERTIFIÉE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE



MARSHALL JONES & CIE, *Editeurs*
212 SUMMER STREET, BOSTON

La Cathédrale de Reims

HIER — AUJOURD'HUI — DEMAIN

CONFÉRENCE FAITE PENDANT L'HIVER 1917–1918 ET PUBLIÉE PAR "THE YALE REVIEW" EN OCTOBRE 1918

PAR

RALPH ADAMS CRAM, LITT. D., LL. D.
F. A. I. A. A. N. A. F. R. G. S.

TRADUITE PAR

MADELEINE FABIN
CERTIFIÉE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE



MARSHALL JONES & CIE, *Editeurs*
212 SUMMER STREET, BOSTON



THE UNIVERSITY PRESS, CAMBRIDGE, U. S. A.

La Cathédrale de Reims

HIER — AUJOURD'HUI — DEMAIN

«LORSQUE la maison de Dieu, rayonnante de mille feux comme les pierres précieuses, m'appelait loin des soins de ce monde, mon âme s'envolait dans une méditation sainte vers des pensées pieuses, s'élevait de la matière à l'esprit et je croyais être en quelque étrange partie de l'univers qui n'était ni tout à fait vile comme la terre, ni tout à fait sereine comme le ciel, mais, par la grâce de Dieu, il me semblait qu'une puissance mystique me soulevait de cette sphère inférieure, m'emportait vers cette autre qui est supérieure.» — Ainsi disait Suger, Abbé de St Denis, méditant sur la gloire de la nouvelle église qu'il avait construite, première de cette série immortelle qui, dans le seul espace de soixante ans, conduisit à Sens et Senlis et Noyon, à Paris et Chartres, Coutances et Bourges, Amiens et Rouen et Reims.

«Ni tout à fait vile comme la terre, ni tout à fait sereine comme le ciel» mais unissant les deux merveilleusement en cette synthèse parfaite qui est le type de la vie elle-même. Nous ne saurions mieux faire que d'accepter la parole de ce fier abbé, de cet architecte d'antan, comme texte de notre méditation sur cette merveille de la terre qui s'évanouit à nos yeux, car elle caractérisait fidèlement tout ce qu'elle représentait, tout ce qu'elle offrait solennellement à nos regards. Ici, dans ce sanctuaire en ruines, désolé, profané, l'esprit pur, pénétrant la matière, la rachète, la transfigure; ici, l'esprit lui-même descend sur la terre pour établir son tabernacle parmi les hommes; ici en un mot, nous trouvons l'essence et le souffle divin du Christianisme. C'est la loi de la vie, révélée, mani-

festée par le mystère de l'Incarnation, rendue sensible à la raison de l'esprit humain par la philosophie des sacrements — que la vie a sa source dans l'union indissoluble de la matière et de l'esprit, que la mort est dans leur séparation, que par l'esprit la matière est rachetée et par la matière l'esprit est rendu nôtre intimement. Le matérialisme d'un côté et le transcendantalisme de l'autre sont tous deux synonymes de mort. C'est dans leur union seule, chacun jouant son rôle, chacun réagissant sur l'autre de sa force créatrice, que réside ce juste équilibre de la société dans ce qu'elle a de plus noble, de l'homme dans ce qu'il a de plus grand, en harmonie avec Dieu, selon Sa volonté.

C'est cette philosophie qui, explicitement par le clerc et le lai, le bourgeois et le paysan, fut acceptée pour base active de la vie pendant cette grande phase de la civilisation que nous appelons le Médiévalisme. Elle trouva une expression complète, sous une forme du moins, dans les églises, les abbayes et les cathédrales dont Reims reste le type immortel en même temps qu'elle est la dernière martyre de cette philosophie matérialiste, antithèse éternelle de la philosophie des sacrements. Ici comme dans toute grande architecture, la matière, bois, pierre, mottes de terre, est, par le labeur et la ferveur des hommes, transformée en quelque chose de nouveau, d'étrange, d'une valeur infinie, lourd d'un sans aussi nouveau que sa forme; ici, la matière a quelque chose de cet Absolu philosophique, de ce Pur Esprit métaphysique, qui est la vérité entière, sans limite ni restriction. Ici cet esprit descend parmi nous et afin de parler à l'homme, d'être sa possession, il prend une habitation terrestre. Une œuvre comme Reims, si elle n'est elle-même l'union du corps et de l'esprit, reste un symbole parfait de cette rédemption de la matière par l'esprit, principe fondamental de la vie, raison d'existence pour le monde.

De là vient la puissance qui, dans les grandes œuvres d'art, particulièrement en architecture, captive les hommes

et dépasse de beaucoup l'appel de la beauté pure. Le Parthénon et St Marc, Durham et Bourges et Notre-Dame, et ces monuments de cultes étrangers et transitoires, le Taj Mahal, et Chion-in à Kyoto, exercent sur l'homme l'attrait irrésistible, poignant, de leur beauté exquise et variée, mais au-delà, est une force mystérieuse dont nous avons conscience sans pouvoir l'expliquer, qui opère sa volonté en nous, malgré nous, et fait de chacun de nous une créature de potentialité mystique, intense comme l'appel de la passion instinctive, profonde comme les secrets de l'âme.

Chaque jour, tandis que les obus éclatent dans la cathédrale de Reims et autour d'elle comme ils le font depuis maintenant quatre ans, et chaque jour, tandis que, de cet édifice croulant qu'éleva l'imagination humaine, les pierres calcinées tombent une à une sous la corrosion inexorable de cet autre édifice croulant qu'est notre civilisation trop éphémère, nous sentons l'affreux anéantissement de la beauté pure, nous nous lamentons impuissants, mais plus poignante, plus douloureuse nous semble cette tuerie froide d'une chose animée qui faisait partie de notre vie consciente.

C'est donc dans ce sens que nous devons regarder Reims, même lorsque nous n'étudions que sa forme périssante. C'était l'expression parfaite, dans le temps et l'espace d'une grande religion et d'une grande philosophie, non la seule expression car il nous en reste d'autres, suprêmes dans leur gloire, même après le grossier pillage de la Réforme et de la Révolution, mais Reims était en quelque sorte la plus noble de toutes; c'est pour cela qu'aujourd'hui elle est destinée a être anéantie, car le meilleur, le plus intrinsèquement précieux, le plus chèrement aimé seul, peut servir au sacrifice et à l'holocauste.

Bien d'autres grandes églises précédèrent Reims dans cet espace incroyable de cent années qui suffirent à l'essor vers sa perfection de la plus grande civilisation que le monde ait jamais connue. Depuis le St Denis de

l'Abbé Suger, commencé en 1140, jusqu'à l'achèvement du chœur de Reims en 1241, un siècle et une année s'écoulèrent au cours desquels furent bâties Sens et Senlis et Laon, Noyon, Paris, et Bourges; Chartres, Coutances, et Rouen, Soissons, Troyes, Evreux, parmi les grandes églises, en même temps que d'innombrables œuvres moindres en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Flandre, sur les bords du Rhin et en France. La civilisation médiévale mit cent cinquante ans à se former et son apogée fut marquée par l'apparition de cette pléiade d'étoiles ardentes. Ce ne fut pas le fruit d'un mouvement esthétique accidentel — un grand art ne l'est jamais; ce fut sans préméditation et avec aisance, comme il en est de tout grand art; ce fut l'expression naturelle, inévitable, adéquate de la civilisation chrétienne, parvenue enfin à sa majorité, et la civilisation chrétienne ne pouvait trouver d'exposé plus parfait et l'art lui-même ne pouvait naître de rien qui fût moins admirable et moins complet.

Reims n'était qu'une unité dans un groupe de huit ou dix grandes églises, dont chacune possède quelque qualité de plus grande perfection. Chartres est plus impeccable dans les proportions de son intérieur, ses portails ne connaissent pas de rivaux sur terre et ses vitraux sont les plus beaux que le monde ait jamais vus ou verra jamais. Bourges a un calme plus classique allié à une fantaisie plus fine dans sa composition. L'orgueil de Paris est une façade qui n'a sa pareille en majesté réelle que dans l'art de la Grèce. Dans la façade d'Amiens, l'échelle est plus délicate et la poésie plus subtile, tandis que Laon, Soissons et Coutances peuvent toutes revendiquer, sans contestation, quelque forme unique de perfection. Et pourtant, tout bien considéré et pesé, Reims restait la synthèse d'un cercle parfait, car elle possédait une unité et une logique absolues; c'était l'incarnation sereine du Médiévalisme, polie, parfaite et achevée.

Peut-être était-elle trop parfaite. Après tout, l'homme est la créature qui *essaie* et l'honneur est dans l'effort

plutôt que dans sa réalisation, puisque, trop souvent, le succès indique, non une supériorité de force mais une infériorité de but. Je ne veux pas dire qu'à Reims le but ait été inférieur, si nous le comparons à celui de Chartres ou Paris ou Bourges, car il ne l'était pas; je veux seulement rappeler qu'il est peut-être humain d'éprouver plus de respect et moins d'affection pour ce qui arrive trop près du but et semble ainsi dépasser les limites imposées aux œuvres humaines.

En 1210 la vieille cathédrale de Reims prit feu et un an plus tard, le jour anniversaire de l'incendie, les nouvelles fondations énormes étant terminées, l'évêque posa la première pierre de la superstruction. Les progrès ne furent pas très rapides et en 1241 seulement le chœur fut fini et consacré; dix ans plus tard la nef était en bonne voie, mais nous ignorons à quelle date elle fut terminée. A la fin du siècle le corps de l'édifice était achevé, il ne manquait que la partie supérieure des tours et des gâbles, et ceux-ci ne furent terminés que bien avant dans le quinzième siècle. Les sept flèches projetées au début, restaurées en imagination par Viollet-le-Duc, ne furent en fait jamais bâties. Voici une longue période de deux siècles de construction, mais pendant toute sa durée chaque artiste adhéra scrupuleusement au plan primitif, ou du moins l'idée générale ne fut jamais sujette à des variations et par suite, contrairement aux autres édifices, œuvres d'architectes différents, l'unité et la logique sont ici remarquablement soutenues.

Dans son plan général, son dessin, son système, Reims est grave, classique et conservateur. C'est la marque de la grandeur et de la noblesse qu'elle porte, plutôt que celle de la fantaisie ou de l'ardeur poétique; elle est comparable en cela à Chartres ou à Paris plutôt qu'à Amiens ou à Bourges. Dans son échelle elle est plus grande et plus vigoureuse que ses contemporaines et sa composition a une clarté et une ample simplicité qui ne sont égalées que dans la façade de Notre-Dame. Dans son

clair-obscur, c'est-à-dire dans le contraste des pleins et des creux, l'arrangement des lumières et des ombres, elle est unique. Chacune des tours est allégée par des dentelures à claires-voies qui font ressortir la vive opposition des fortes ombres et des grandes lumières sur les murs et les colonnettes. Les contreforts portent de puissants pinacles avec dais et niches, contenant de grandes statues, d'un blanc éclatant sur leur fond d'ombre. Autour de la corniche des chapelles absidiales et du toit de la grande nef se dressent de hautes arcades et là encore nous avons les verticales de lumière tranchant sur les grandes ombres. L'effet qui résulte de ce clair-obscur coloré est d'une force et d'une virilité singulières, très sensibles dans la façade. Là nous trouvons les grandes ombres des trois grands portails avec la pénombre de l'encadrement profond que forme l'arcade au-dessus de la rose. En contraste avec le tout, le soutenant, sont les hautes ogives ténébreuses du second étage des tours, puis la riche complexité musicale de la «Galerie des Rois» et, au-dessus, les ogives correspondantes du quatrième étage des tours avec les verticales audacieuses des arrêtes des tourelles, sombres sur le fond de ciel par un renversement subit du système établi. Voici quelle est la composition générale, vient ensuite le décor de toute cette construction avec le haut-relief de la sculpture et le «pointillisme» qui naît des jeux de lumière sur toute cette ciselure. Les grandes ombres forment des modulations savantes de pierre richement taillée et fouillée, étincelant d'un ruissellement de lumière réverbérée et toutes les lumières elles-mêmes des murs, des contreforts, des gâbles, des pinacles sont entourées d'ombres ingénieusement disposées et cette vibration de la lumière devient le souffle de la vie qui anime la masse entière. C'est magistral, rien de moindre; c'est la perfection ultime du clair-obscur architectural.

Faisons maintenant un pélerinage autour de la cathédrale comme c'eût été possible il y a cinq ans seulement. Alors nous aurions pu aller et venir paisiblement dans les

jardins et les rues, sans la moindre pensée que les petites affaires de notre petite vie changeraient un jour, nous imaginant que le monde continuerait sa marche, satisfait de lui-même (comme il l'avait fait jusqu'alors, pour autant que notre expérience nous ait permis d'en juger) sans autre but que le couronnement triomphal d'une civilisation que l'on montrait grande et puissante.

Du côté sud, nous aurions pu voir alors des murailles et des fûts de belle maçonnerie, sévère et ascétique en bas, se transformant en trompette avec les flèches ajourées des robustes contreforts — rythme merveilleux des verticales, coupées et arrêtées par de légères et fermes horizontales, avec, pour finale, le pizzicato vif et délicat des lignes nettes des arcades autour des combles et celles du cordon des saints au gâble du transept. Cette belle ordonnance est coupée par les diagonales rapides des grands arcs-boutants de la nef et du chœur.

En plein est, nous aurions vu la foule des toits, assemblage nouveau et presque fantastique de forces multiples où le chœur s'élançait dans son encerclement absidial de triforium, de chapelles, et de pinacles effilés, avec les longues courbes des arcs-rampants qui assurent la solidité du tout, même aujourd'hui après quatre ans d'un assaut acharné qui a dilapidé l'édifice comme la flamme, mais n'a pas encore détruit sa stabilité générale. Ici l'on remarque particulièrement la simplicité classique du fenestrage, la fantaisie aérienne des sveltes arcades des chapelles; ici l'on s'arrête devant les contreforts, si légers et ténus, semblables à un échafaudage vertigineux, mais exécutés avec une science si sûre que nul ingénieur moderne ne saurait la perfectionner.

C'est devant le grand transept toutefois que nous devrions faire la plus longue halte, car, en vérité, c'est presque ce que l'architecture a de plus pur et de plus beau à Reims. En bas est le grand portail de St Sixte et en haut la grande façade calme, incomparable dans son dessin réservé et soutenu. L'ensemble est superbe

par sa noble maîtrise et dans chaque détail pétille la personnalité des multiples groupes d'artisans. Perdues dans les coins, presque invisibles, sont de petites têtes sculptées, portraits sans aucun doute, dont un seul, quel qu'il fût serait un trésor dans un musée.

Ceci nous ramène devant la façade ouest et nous nous arrêtons devant la porte de la Crucifixion, telle que nous la représente notre imagination, car il n'en reste pour ainsi dire rien; ce n'est plus maintenant qu'une immense plaie gangrenée. Pensez-vous qu'elle est trop travaillée, que sa somptuosité est en quelque sorte excessive? C'est peut-être vrai et je ne discuterai pas cette critique. Le calme classique du mur du transept et de la porte St Sixte fait défaut ici. Les arcs ne sont pas pleinement satisfaisants et la poussée des gâbles en dehors des contreforts, empêchant ceux-ci de reposer solidement sur le sol est peut-être une erreur de jugement. La vérité est qu'il y avait chez les hommes qui ont taillé cette merveille une telle surabondance de vie, une telle richesse d'idées, une telle exubérance, dues à la toute puissance de leur art consommé qu'ils ne savaient où s'arrêter, et ils ne s'arrêtèrent pas avant d'avoir donné à la pierre rebelle l'apparence d'un énorme joyau. Et nous sommes heureux qu'il en ait été ainsi. Pendant six cents ans Reims fut pour le monde un objet d'amour et d'admiration, en dépit de la nouvelle sauvagerie, nourrie au sein de la civilisation moderne qui l'a détruite entièrement et à jamais.

Après ce résultat triomphal à l'extérieur, confessons une certaine déception à l'intérieur. Noble, il l'est avec une franchise et une clarté superbes, mais le «timbre riche» de l'extérieur manque. C'est ce que Chartres possède à merveille, peut-être plus qu'aucune autre église gothique, et Bourges la suit de près avec Westminster lui disputant le rang. Amiens en est entièrement dépourvue de même que Coutances. Peut-être sont-ce les vitraux intacts et merveilleux de Chartres qui font de son intérieur l'intérieur gothique par excellence; peut-

être aussi est-ce l'absence clémente de restauration. Reims avait perdu la moitié de ses vitraux avant que les Prussiens ne détruisent le reste, et sans ses vitraux, un intérieur du Moyen Age est aussi peu ce qu'il était destiné à être que le serait St Marc sans ses mosaïques. Quant à la restauration, elle ne le cède qu'à la guerre et à la révolution dans sa criminalité grossière, et la restauration fut le péché mignon de ce déplorable dix-neuvième siècle où Reims eut tant à souffrir. Il aurait mieux valu qu'elle restât telle qu'elle était sortie des mains sanglantes de la Révolution dont l'œuvre se perdit dans l'indifférence ignorante de la première moitié du siècle dernier, que de s'être vu imposer le camouflage impudent des raccommodeurs zélés de nos dernières décades coupables.

Il est vrai que quelque chose fait défaut ici dans les profils et les éléments des dessins si l'on pense à Bourges ou à Chartres; il y a une certaine dureté de contours, une certaine sécheresse dans les moulures des arcs, une certaine monotonie mécanique dans le triforium. Exagérée comme elle l'est, Amiens a plus de cohésion, elle est mieux coordonnée, surtout dans la disposition, la variété et l'assise des colonnes de la voûte. Après tout, l'arrangement des travées à Amiens est de la perfection, artistique et organique, tandis que Chartres est du pur classique et Bourges une inspiration poétique. Aujourd'hui il semble presque inconvenant de faire la moindre critique à Reims «de mortuis nil nisi bonum,» cependant c'est presque un soulagement de trouver, ici ou là, une preuve d'échec humain.

Des vitraux qui restaient en ce jour fatal où, des collines de l'est, les Huns se mirent à chercher de leurs obus ce grand miracle de pierre afin de le détruire entièrement et se débarrasser ainsi de son reproche muet contre leur sauvagerie, de ces vitraux, il y a peu à dire. Ils égalaient ceux de Bourges et de Chartres et leur splendeur est sans rivale. Peut-être Chartres était-il plus parfait, mais après

tout ce n'était qu'une différence de degré. Cet art du vitrail, aujourd'hui un art perdu, était un des grands arts du monde. Le douzième siècle l'avait vu naître, il n'avait pas eu de précurseur pour ainsi dire, c'était une création des hommes du Moyen Age, et pendant tout le treizième siècle il était resté une des merveilles de l'art humain. C'était un des éléments essentiels de tout édifice gothique et sans lui, quelque puissant qu'ait été l'art architectural, la parfaite unité de la colonne, de l'arc, du mur et de la voûte ne saurait exister; c'est lui qui donne cette note de spiritualité par laquelle le doigt de Dieu vivifie la matière inerte, l'animant d'une vie consciente. A Chartres, l'art du vitrail se montre dans toute sa splendeur et cette vision apocalyptique n'a ni rivale ni égale à moins que nous ne les trouvions dans l'or en feuille, l'incarnat et l'azur des mosaïques de la vénitienne: l'église St Marc. Chaque atome de vitrail détruit est perdu à jamais si l'on pense à l'appauvrissement du trésor du monde; il ne peut être copié, il ne peut être remplacé; c'est comme si l'on avait réduit en chaux une statue de Praxitèle ou brûlé un décor d'autel par Fra Angelico ou les Van Eyck. Et les vitraux de Reims qui, au premier août 1914, resplendissaient inviolés comme aux six siècles précédents, ont disparu conplètement; ils se sont brisés en éclats qui scintillent sur le trottoir encombré de débris et les soldats en ont serti les fragments dans des bagues.

Autrefois cette église de Notre-Dame de Reims, comme toutes les autres églises du monde, était riche d'autels innombrables, de niches, de tombes, de grilles de pierre et de métal avec cette seule différence qu'ici la richesse était plus grande qu'ailleurs sauf peut-être à St Denis. Et pourquoi n'en aurait-il pas été ainsi? Reims a été le berceau de la France chrétienne, c'est là qu'en 496 Clovis s'est incliné devant St Rémi pour recevoir le baptême; c'est là que pendant quinze siècles les rois de France, quatre excepté, sont venus pour leur couronnement solennel. C'est là que se tenaient les grands conciles de

l'Eglise et, sous les cloîtres et dans les monastères qui entouraient la cathédrale, se trouvaient jadis les écoles et collèges qui firent de cette ville un des premiers centres d'éducation en France. Devant le portail ouest de l'église se dressait la statue de la Bienheureuse Jeanne d'Arc qui, dans cette même cathédrale, ramena un roi à son peuple, son trône et sa couronne.

Des trésors amassés pendant cinq siècles il ne restait rien que les Prussiens puissent souiller de leur brutalité obscène, car la Révolution avait déjà dépouillé la cathédrale, détruisant à jamais tout vestige de cet art de la civilisation chrétienne. Il n'est pas une église de France ou d'Angleterre qui n'ait souffert de la Réforme, la Révolution ou la restauration et en comparaison de cette destruction gigantesque, insensée, vicieuse, dégénérée, à côté de ces fléaux historiques, l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie ne paraît qu'un épisode insignifiant. Que quelque chose reste encore dans le domaine de la beauté et des merveilles après les orgies périodiques de bestialité qui poursuivent l'homme de leur régularité implacable c'est le fait de la clémence de Dieu, c'est son miracle, plutôt que le résultat de l'action humaine. Notre héritage n'est pas grand aujourd'hui; que sera-t-il après ce présent? c'est une question qui reste sans réponse.

Il y a quatre ans, la sculpture de Reims formait un des trois grands groupes, un des principaux de la sculpture gothique en France, les autres étant ceux de Chartres et d'Amiens. Comment ces derniers ont-ils échappé? Dieu seul le sait, mais ils ont échappé. St Denis, Senlis et Laon, égales en beauté et en quantité, ont été autant de proies faciles pour ces bandes de sauvages impurs, et aujourd'hui il nous reste seulement quelques rares et précieux fragments mutilés, presque méconnaissables. Paris a été dégradé plus encore par une restauration barbare, ce qui laisse Chartres la meilleure expression de cette noble école hiératique du douzième siècle; Amiens est l'œuvre suprême du treizième; car les grands murs

gris de Reims avec leur floraison inouïe de statues inimaginables, incroyables, ont été ravagés par les obus et calcinés par le feu et la sculpture exquise de tous les artisans de France s'est fendue, s'est écroulée, est tombée en poussière confondue maintenant avec le sol.

Pour moi c'était là la plus grande sculpture du Moyen Age, elle était plus grande qu'à Chartres car là, elle n'est qu'un détail triomphant de l'architecture; plus grande qu'à Amiens puisqu'elle est moins habilement naturaliste mais plus grecque dans ses proportions et ses lignes et beaucoup plus animée et variée dans sa vivante caractérisation. C'est cette qualité que possédaient Paris et Laon, mais toutes deux sont détruites maintenant, et Amiens seule reste entière. Combien de temps encore pourrons-nous affirmer cela, nul ne saurait se risquer à le dire. La civilisation moderne est engagée aujourd'hui sur la voie de la destruction systématique des monuments qui ont survécu à un grand passé, et peut-être que d'ici deux ans, rien ne restera qui ait une valeur quelconque. Si Venise et les villes de la Lombardie disparaissent, si Amiens et Chartres suivent Reims et Laon, Ypres et Arras, ce sera autant de reproches de moins pour cette nouvelle barbarie en cette ère d'ignorance et d'erreur qu'elle a fait naître, il ne restera même plus le silence réprobateur de ses souvenirs morts.

La sculpture médiévale est souvent considérée comme inférieure; on la loue d'un air protecteur, comme étant assez bien, vu l'époque. Pour moi c'est une école de sculpture aussi grande que celle de la Grèce. Il est très probable que les meilleures œuvres ont disparu; il est, à ma connaissance, un fragment mutilé, tronqué, à Laon, beaucoup plus beau que quoi que ce soit à Amiens ou à Reims. Mais ce qui reste est suffisant toutefois pour placer l'art chrétien du début du treizième siècle au même niveau que celui du paganisme au siècle de Périclès. Reims seule, eut plusieurs écoles, bien des maîtres, et dans cette succession, chacun eut ses qualités propres;

partout cependant nous trouvons une qualité de ligne et de composition vraiment grecques, un sens unique de la dignité et de la puissance; nous trouvons une personnification vive et convaincante, une dévotion intime et une passion religieuse qui n'ont été égalées ni avant ni après. Il y avait plus de grande sculpture dans la porte du transept sud, dite porte de St Sixte, grandiose dans sa disposition et son ordonnance, plus grandiose encore dans son humanité et dans son art consommé, que dans la plupart des musées. La matière ne fut jamais mieux comprise et le simple travail des mains n'eut jamais de plus grand résultat. Il y avait plus d'art réel, vivant dans l'une quelconque des cinquante statues de cette porte que dans tous les produits contournés, terriblement compétents, d'une intelligence indubitable mais qui manqua de direction, de ce très célèbre sculpteur mort récemment, que le dix-neuvième siècle salua comme un nouveau Michel-Ange.

En ce qui concerne l'art suprême, l'homme n'a jamais accompli et n'accomplira jamais rien de plus grand, pour autant que nous puissions en juger maintenant. Ici, l'inspiration de la foi catholique et la force d'un système social vraiment chrétien unirent les différents arts pour exprimer sous une forme visible les émotions et les aspirations les plus hautes dont l'homme puisse être capable.

Le deux septembre 1914, au cours de la terrible retraite des forces françaises et anglaises devant l'avalanche infernale déchaînée sur les champs éprouvés de Belgique, Reims fut évacuée, et deux jours plus tard, à 9h22 du matin, le premier obus éclata sur la cathédrale. Il fut suivi ce jour-là de 175 autres. Le soir, anniversaire de l'occupation en 1870, les Allemands entrèrent dans la ville pour la quitter dès le douze, après le miracle de la Marne. Depuis cinq heures du matin le quatorze, jusqu'à 2h39 de l'après-midi le dix-neuf, le bombardement persista; à ce dernier moment une bombe commença l'incendie et les Prussiens, dans un délire de joie, virent la

plus noble des églises du Moyen Age se changer en un brasier. La tour nord, en réparations, était entourée d'un lourd échafaudage; il prit feu, ensevelissant la tour entière dans les flammes qui atteignirent l'énorme charpente de chêne du grand toit. Simultanément le palais de l'archevêque, au sud, fut détruit. Dans l'embrasement du dix-neuf septembre, les sculptures de la tour nord furent presque complètement détruites et les autres calcinées, de sorte qu'aujourd'hui la pierre s'écaille à grands morceaux. La majeure partie des motifs de la porte centrale a été détruite également et cet encadrement unique de bas-reliefs splendides autour du portail, à l'intérieur, a été emporté. Naturellement la grande flèche a cédé avec le toit. Jusqu'alors voûtes, murs et contreforts étaient intacts et relativement peu des vitraux avaient souffert, bien qu'ici et là des obus aient abîmé les grandes fenêtres du cléristère. Pendant deux ans et demi l'attaque sur la ville et la cathédrale a été constante bien qu'intermittente; parfois il ne tombait que deux ou trois obus par jour, parfois c'était dix ou vingt. Le jour anniversaire du Kaiser l'assaut était plus sauvage et chaque revers allemand infligeait un châtiment immédiat et déréglé. De temps à autre un obus perçait la voûte ou ébranlait un contrefort ou, frappant gâble, mur ou tour, effaçait à jamais une découpure ou un ciselure sans rivale. Peu à peu les grandes fenêtres ne retinrent plus leurs vitraux; ils se brisèrent et formèrent des accumulations croissantes de débris sur le sol, tandis que les autels et les stalles s'écroulaient sous la pluie incessante d'éclats d'obus et de shrapnels.

C'était fait de propos délibéré et vicieusement. La cathédrale ne servait aucun but militaire, elle n'en servit jamais. D'abord les Allemands d'Allemagne et d'ici semblèrent éprouver une certaine honte, ou du moins la nécessité de donner une excuse. Après que j'eus écrit en divers endroits une condamnation de cette barbarie ignoble, je fus bombardé de communications venues de

toutes sources, toutes essayant de pallier le crime historique. Quelques lettres, généralement timbrées d'Amérique, m'assurèrent, qu'en fait, aucun dommage n'avait été causé; d'autres se moquaient de «cette espèce de vieil art» qu'il valait mieux détruire. Je reçus même du «Grand Quartier Général» allemand une carte soigneusement dressée, montrant les positions de la cathédrale, des batteries prussiennes et, entre les deux, Boulevard de la Paix, une batterie française fictive qui, soi-disant, gênait les Allemands et qui, pour des raisons d'ordre militaire, devait simplement être réduite au silence. Chemin faisant, quelques bombes égarées avaient touché la cathédrale, ce qui était un accident fort déplorable.

Ceci se passait en 1915. En mars 1917, les Huns durent se rendre compte que leurs batteries accomplissaient la ruine de Reims avec trop de nonchalance. Jusqu'au 13 mars la moyenne des bombes n'avait été que de quelque demi-douzaine par jour, et la cathédrale était intacte dans l'ensemble. Le treize, la grande attaque commença avec 200 obus qui augmentèrent jusqu'à 540 le dix-sept. Puis le premier avril l'enfer et ses légions furent déchaînés avec 2,700 obus. Huit mille huit cents tombèrent le six et le sept puis on perdit le compte. Le jour de Pâques fut un jour d'horreur et, à dater de ce moment, la haine des Huns se concentra sur la cathédrale. Partout la grande cité flambait, mais la cathédrale était la cible principale et les obus, les balles et les shrapnels la couvrirent de leur voile de fumée et de flammes. L'une après l'autre, de grandes déchirures fendirent la voûte, les colonnes intérieures furent ébranlées, les ciselures des verrières se brisèrent, les pinacles s'effondrèrent, les arcs-boutants oscillèrent et tombèrent. Les onze, douze et treize mai, 15,000 obus s'abbattirent sur la malheureuse cité et l'on compte que pendant tout ce mois, plus de 40,000 obus s'arrêtèrent sur la cathédrale ou immédiatement autour.

L'année suivante, la destruction de Reims fut progres-

sive. Pendant une période d'immunité relative, de grands efforts furent faits pour rassembler les fragments de verre brisé, les disposer de nouveau dans leur ordre primitif et transporter les parties restaurées en un lieu sûr. Nous n'avons aucune donnée certaine sur la quantité de verre ainsi préservé. En même temps, les statues de l'extérieur ont été enlevées pour la plupart et les fragments de celles qui étaient mutilées mis à l'abri. Quant au corps de la cathédrale il a été soumis à un bombardement intensif et progressif au cours de la dernière offensive allemande; et bien que le squelette soit encore en position c'est là tout ce qui reste de l'édifice: échafaudage décharné, criblé de balles, charpente qui tombe en ruines, et ne possède plus aucun caractère artistique. Si les Allemands réussissaient jamais à occuper cette cité en ruines, les derniers fragments de la cathédrale seraient détruits, cela va sans dire; mais en tout cas l'encerclement étroit de Reims et le bombardement incessant ne peuvent avoir d'autre résultat que l'effondrement final de l'édifice, dû en partie aux attaques délibérées de l'ennemi, en partie à l'impossibilité des mesures de protection.

Et pourtant Reims se dresse encore aujourd'hui. Dieu sait par quel miracle. Il semble que rien ne puisse supporter cette action mathématique des grands explosifs, pas même une montagne. Néanmoins ni les murs, ni les tours ne sont tombés, bien qu'ils ne soient que des masses délabrées de maçonnerie mutilée d'où la flamme a enlevé tout vestige de travail humain. Maître Jean d'Orbais qui en fit le plan et Maître Jean Loup qui continua après 1231, et Maître Gaucher de Reims et Maître Bernard de Soissons qui poursuivirent l'œuvre jusqu'en 1290, et Maître Robert de Coucy qui termina les tours surent bâtir, tous autant qu'ils furent, et les artisans innombrables et anonymes qui travaillèrent avec eux pendant ces glorieux cent ans. Puissent-ils aussi avoir leur inscription commémorative dans l'église réhabilitée le jour où Attila et ses Huns seront repoussés, où la pauvre

ruine retournera en de pieuses et charitables mains qui l'affermiront et la stabiliseront, le jour où on la préparera de nouveau pour la première Messe et le Te Deum d'actions de grâces quand le monde sera sauvé du plus grand péril qui l'ait assailli en quinze siècles.

Et pourtant ce n'est pas à eux seuls qu'est dû le miracle de cette préservation partielle. Devant le portail ouest la statue de Jeanne d'Arc se dresse en garde,[1] comme Jeanne elle-même il y a bien des siècles, alors que les alliés passionnés de la France actuelle étaient ses ennemis acharnés, et que la France était en grand péril comme à l'heure présente. Je me félicite de pouvoir croire et je crois aux rangs fougueux des lanciers fantômes de Mons. Je peux croire et je crois à la protection mystique de la Pucelle sur cette ville; je crois que ses murailles ne tomberont pas en dépit des suppôts de Satan, ni ces murs vivants qui défendent la France et la civilisation chrétienne en vue d'un futur, meilleur que ne le laisse apercevoir le passé immédiat. Reims fut la gloire d'une grande époque et ses ruines proclameront dans leur silence qu'il existe une gloire égale pour les siècles à venir.

L'on peut concevoir ce que fut l'église autrefois par les tableaux de sa grandeur évanouie. A l'heure actuelle nulle photographie ne saurait donner une idée de l'horreur de son incendie, de sa dissolution, de son effritement sous l'implacable tir effréné des apôtres de la Kultur. Nous savons seulement par ceux qui étaient dans la ville l'année dernière comme cette désolation progressive est sauvage et brutale. Qu'arrivera-t-il donc de Reims dans le futur? Y a-t-il un futur pour cette église autrefois puissante et magistrale? Quel futur cela peut-il être sinon un effondrement final le jour où enfin les grands contreforts se sépareront, et où, sous la poussées des voûtes, qui ne seront plus soutenues, les murs tomberont ne laissant qu'un tas de poussière?

[1] Cette conférence a été faite avant que la statue n'ait été enlevée par mesure de protection.

Et pourtant il y a un futur pour Reims s'il y a un futur immédiat pour l'homme lui-même en dehors d'un morne «piochage» et d'un souvenir périssable, en cette nouvelle ère d'erreur et d'ignorance que nous prélude le présent mais dont un miracle peut changer l'augure. Reims est le type grandiose de deux choses: d'une noble civilisation que nous avons repousseé afin de créer un système de pacotille qui a détruit Reims, mais s'est aussi détruit lui-même, et de cette nouvelle civilisation qui doit sortir des épaves sanglantes d'un grand échec.

Si les contreforts et les voûtes résistent comme ils le font obstinément pendant ces années de bombardement intense, il ne devra pas y avoir de restauration selon le sens actuel du mot, quand le péril du règne de l'Antéchrist sera détourné. Depuis quatre ans, Reims proclame fièrement «ils ne passeront pas» juste comme l'ont proclamé les fils de France à Verdun, donnant leur vie pour tenir leur promesse. Nous devons dire de même aux restaurateurs. Ce qui est arrivé à Pierrefonds et St Georges-de-Bocherville et au Mont Saint Michel ne doit pas se reproduire ici. Reims doit être conservée, stabilisée; oui, et suffisamment réhabilitée pour que la messe puisse être dite dans son enceinte sacrée. Mais entre la restauration et la réparation il y a un grand abîme. Chaque fragment de sculpture et de pierre taillée doit être pieusement sauvé du naufrage et replacé; chaque fois qu'il sera possible sans l'intervention d'un nouveau travail. Les toits doivent être refaits, les trous béants de la voûte réparés, les contreforts consolidés. Là où le simple moellon des murs a été détruit il doit être replacé, mais les fenêtres ne doivent être garnies que de verre en simple grisaille, pour garantir seulement. En ce qui concerne les autels et les autres décorations et accessoires intérieurs, ils peuvent tous être neufs, car les œuvres originales ont péri depuis longtemps et celles que la Renaissance a substituées sont de peu de valeur. J'espère qu'il y aura beaucoup de chapelles et d'autels neufs: pour St Louis

et St Michel, St Denis, Ste Clotilde et la Bienheureuse Jeanne d'Arc, et tous les saints des nations alliées sans oublier les monuments des héros qui ont donné leur vie pour sauver la France et la civilisation.

Mais le travail ne devrait pas aller plus loin. Pas un pied de sculpture d'imitation, pas même une moulure ciselée, pas une bosse pour un chapiteau, pas un crochet perdu, pas un fragment de découpure ne devrait être restauré, mais chaque cicatrice, chaque mutilation qui ne compromet pas l'intégrité de la structure devrait ne pas être touchée. Quant au verre brisé, les morceaux qui seront assez grands pourront être replacés, mais pas un pouce de vitrail neuf, imité du vieux, ne devrait être permis.

Il y a deux raisons pour cela. D'abord nous savons que la «restauration» est un crime sordide et le monde est écœuré des crimes de ces quatre dernières années. Nous sommes des barbares en comparaison des hommes du treizième siècle; nous n'avons pas de sculpteur qui égale les artisans inconnus de Reims, pas de ciseleur de pierre, pas de verrier. Par-dessus tout, nous n'avons pas d'architecte digne de prendre place parmi ceux qui donnèrent au monde Laon et Paris et Coutances, Bourges, Amiens et Reims; et de moindres qu'eux ne devraient pas avoir la permission d'essayer leurs créations en ce lieu sacré. En art nous ne sommes que des gâcheurs, même les meilleurs d'entre nous; et nous ne devons pas toucher à un travail que nous ne ferions, même de notre mieux, que médiocrement. En second lieu, les cicatrices causées par «l'efficacité» du peuple le plus «efficace» de notre temps devraient être scrupuleusement conservées; en partie afin que ce que les Allemands ont fait et ce qu'ils ont été, dure aussi longtemps que Reims; en partie, afin de servir d'exemple et d'avertissement à ceux qui exaltent les idéals et méthodes du modernisme au-dessus de tout autre; afin qu'eux et ceux qui pourront les suivre avec de semblables inclinations puissent voir, en fait, à quoi

a abouti au moment même de sa culmination, cette orgueilleuse civilisation si admirée.

Ainsi l'église de Notre-Dame de Reims devrait rester la commémoration éternelle de mille choses. Mais à Paris, en place de ce monument hideux du dix-neuvième siècle, le Palais du Trocadéro, et faisant face au Champ de Mars — avec cette autre monstruosité du modernisme, la Tour Eiffel, enlevée et entièrement oubliée — puissions-nous voir une nouvelle Reims, une grande église votive dédiée à Jeanne d'Arc, qui sauva la France aux anciens jours et la sauvera de nouveau, à St Michel l'Archange, qui lui aussi a lutté contre Satan, une église en mémoire de tous ceux qui ont donné leur vie pour la France — hommes, femmes, enfants, poilu et civil et les jeunes martyrs des pays de l'est. Ce ne sera pas une copie de la cathédrale en ruines, mais une recréation en quelque sorte, une grande église gothique, selon la tradition de Reims, de Chartres et d'Amiens à laquelle travailleront les architectes, les artistes et les artisans les plus capables de nos jours, venus de toutes les parties de la terre. Elle ne pourra jamais rivaliser avec Reims, mais elle pourra du moins être l'offrande de ce qu'il y a de meilleur chez tous ceux qui admettent le caractère inimitable de l'art du treizième siècle et elle s'en approchera autant qu'il sera en leur pouvoir. Ainsi il y aurait à Paris trois grandes églises, éminentes entre toutes: à l'est Notre-Dame, témoin de la piété, de la civilisation et de l'art consommé du Moyen Age; au nord, le Sacré-Cœur, qui, selon son étrange façon du dix-neuvième siècle, commémore la délivrance de la France de la première invasion prussienne bien que le prix en ait été terrible; et à l'ouest, la nouvelle église de St Michel l'Archange, Reims recréée, souvenir impérissable de la grande guerre contre l'Antéchrist et de la part immortelle qu'y ont prise les Français et tous leurs Alliés.

C'est là que se réuniraient la sculpture qui ne devrait pas être employée à raccommoder la cathédrale martyre

de Champagne, les vitraux qui, quelque bons soient-ils, ne devraient pas prendre la place des merveilles brisées de Reims. Et la splendeur qui serait déplacée dans la vieille église pourrait être prodiguée sur les autels, dans les niches et les chapelles dédiées aux morts de chaque nation alliée.

Ce que je veux dire, c'est que, s'il doit y avoir une nouvelle Reims elle doit être construite dans le même esprit que la première, reproduisant le monument détruit avec son caractère du treizième siècle, autant que possible, dans son intégrité, comme avant les visites des Protestants, des révolutionnaires et celle des Huns du modernisme. Cette œuvre ne saurait être accomplie pour l'amour de l'art, bien que ceci ait une grande valeur symbolique, mais pour ce plus grand symbolisme: le retour à l'esprit, aux mœurs et aux coutumes dont Reims et ses sœurs sont l'expression si parfaite.

Ainsi sera Reims demain. Elle a eu un glorieux passé de six siècles; elle a eu son présent de plus de quatre ans (et combien durera-t-il encore, nul ne saurait le prédire) où les balles prussiennes ont fouillé ses moindres recoins dans leur effort à causer sa destruction finale. Un futur plus grand ne s'ouvre-t-il pas devant elle alors que, la guerre nous la révèle, moins comme le chef-d'œuvre d'un art abstrait, que comme l'expression d'une civilisation meilleure que la nôtre, dont nous devrons nous inspirer pour la reconstruction du monde, travail qui nous attend au lendemain de la grande expurgation? Il n'est pas un art qui ne soit né d'une haute civilisation, et l'art du Moyen Age ne fait pas exception. Il n'y a pas d'art plus noble que celui de Reims et par lui nous découvrons peu à peu ce que fut en réalité cette civilisation des douzième et treizième siècles qui donna des résultats si remarquables et que nous avons ignorée ou mécomprise si longtemps.

Tandis que la puissante charpente concrète de Reims se dissout lamentablement sous nos yeux, je crois voir

révélé à nous un tabernacle spirituel qu'aucune main humaine n'a élevé. Tandis que chaque fragment délabré d'un vitrail immortel vacille dans son cadre brisé et tombe sur le trottoir en ruines; tandis que chaque statue brûlée et mutilée chancelle de sa niche croulante; tandis que sous l'explosion incessante des bombes, de nouvelles fentes se forment dans les murs et les voûtes, et que les contreforts sautent et cèdent au lieu de continuer à protéger l'édifice, le tabernacle spirituel qu'est Reims — et plus que Reims — se dévoile de plus en plus. La destruction est une grande révélatrice pendant qu'elle accomplit son œuvre et ce qu'elle révèle aujourd'hui c'est l'âme de Reims. Ni les Huns sauvages, les mains rouges du sang de Liège et de Louvain, sous sentence de damnation pour leurs crimes, ne peuvent détruire cette âme, ni le temps lui-même, malgré sa lutte inexorable pour faire régner l'oubli. La grande église peut s'effondrer dans son cercle de ruines croulantes, elle peut ne faire qu'un avec les tas de poussière d'Arras et de Verdun, mais jusqu'au bout, le fait spirituel de Reims restera tout à la fois, l'interprète éternel du Prussien et le révélateur éternel de la vérité du Médiévalisme.